

Jeudi 17 mai 2018 : rencontre du groupe lectures autour le Laurent MAUVIGNIER.

Séance animée par Suzanne METTEAU.

- **L'AUTEUR :**

**Enfance et jeunesse :**

Laurent Mauvignier est né en 1967 à Tours. Hospitalisé à l'âge de neuf ans, il reçoit en cadeau son premier roman, *Le bon petit diable* de la comtesse de Ségur. Il dévore le livre et décide aussitôt d'en écrire la suite. Cependant, à l'adolescence, si Laurent Mauvignier continue de lire, (William Faulkner et Thomas Bernhard sont des auteurs qui le « fascinent » : “ La littérature, elle est là... ces auteurs, on les lit presque entièrement”

Il rejette l'idée d'écrire et, après un diplôme de comptabilité préparé après la 3<sup>ème</sup>, entame des études d'arts plastiques aux Beaux-Arts. Il y obtiendra son diplôme en 1991.

Il lit également beaucoup de théâtre : « *Le théâtre fonctionne comme le cinéma. J'ai des moments de boulimie de théâtre... je ne comprends pas que ça ne se vende pas mieux que les romans. C'est souvent plus rapide, plus alerte, plus vivant* », par exemple l'intégralité du théâtre de Victor Hugo, qu'il a lue l'été 2014 et qu'il a trouvée « géniale ».

**Sa carrière :**

Des années plus tard, Laurent Mauvignier est au chômage et vient d'échouer par deux fois au Capes d'arts plastiques. Il décide alors de se laisser une chance de devenir romancier.

**En 1999**, il publie son premier roman, *Loin d'eux* aux éditions de Minuit, qui raconte l'histoire de parents confrontés au suicide de leur fils : leurs voix se mêlent à celle du jeune suicidé qui essaie d'expliquer son geste. Le roman reçoit un accueil favorable, mais c'est avec son deuxième roman, ***Apprendre à finir*** (2000) que Mauvignier se fait définitivement un nom dans le milieu littéraire. Par la suite, il publie *Ceux d'à côté* en 2002, *Seuls* en 2004 et *Dans la foule* en 2005.

La plupart de ses œuvres obtiendront des prix. **En 2008**, il devient pensionnaire à la villa Médicis à Rome pendant une année.

En 2009, il publie *Des hommes*. En 2010, il est nommé chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres. Enfin, en 2011, il sort *Ce que j'appelle oublié*.

2014 : ***Autour du monde***, prix Amerigo-Vespucci 2014 (édition de poche en 2018)

2016 : ***Continuer***.

**En 2015**, il écrit la pièce *Retour à Berratham*, publiée aux Éditions de Minuit, pour Angelin Preljocaj, chorégraphe et directeur du Pavillon noir à Aix-en-Provence. La pièce est créée par le Ballet Preljocaj au Festival d'Avignon, dans la Cour d'Honneur, le 17 juillet 2015. L'ouvrage reçoit le Prix Émile-Augier 2016, décerné par l'Académie française.

**Théâtre :**

**2012 : *Tout mon amour***, éditions de Minuit,

La pièce est créée par le collectif Les Possédés au Théâtre Garonne à Toulouse la même année.

**2016 : *Une légère blessure***, éditions de Minuit,

**Interview pour "Libération" à l'occasion de la parution d'« Apprendre à finir »(2000).**

*« Laurent Mauvignier écrit sans désespérer, dès l'âge de 12 ans il torche des romans de plus de cent cinquante pages, « aussitôt finis, aussitôt relus, aussitôt jetés. Je n'ai rien gardé, je n'ai pas de regret, je ne saurais pas où les mettre, ça m'amuserait peut-être de les relire mais ça n'a aucune importance. Je ne crois pas à toute ces histoires de vocation, c'est une folie, une folle présomption d'ajouter des livres aux livres ».*

*« A 16 ans, j'ai arrêté définitivement d'écrire, un événement dramatique, violent, m'a montré ce que c'était vraiment qu'écrire, que c'était trop fort pour moi, que j'allais dans un mur. J'ai tout fait pour m'en détourner, écrire c'est courir après quelque chose qui se dérobe tout le temps, j'avais fait une année de comptabilité après la troisième, je me suis inscrit aux Beaux-Arts, pour apprendre à ne pas écrire, pour m'en défier. J'ai passé des années à manquer le Capes d'Arts plastiques. J'ai tenu comme ça jusqu'à l'âge de 30 ans, jusqu'au chômage de pion. J'ai même essayé la psychanalyse, je m'appliquais à dire tous les détails, à la troisième séance le psy m'a dit: "Vous vous arrangez avec le hasard, vous en faites des fictions", j'ai arrêté, mieux valait en faire des fictions.*

*Je n'ai jamais envisagé d'avoir un métier, l'évidence c'est que depuis tout petit je me mets à mon bureau, j'ai le même bureau depuis l'âge de 8 ans, au début, il était un peu grand, maintenant ça va. Je me mets à mon bureau et je suis là, face au mur. Et voilà, en 1997, face au mur et au chômage, je décide d'aller jusqu'au bout, j'écris comme une brute, sans limite, d'autant moins de limite que je ne pensais pas publier. J'ai écrit trois livres coup sur coup, dans l'élan, les deux premiers ne valaient rien, le troisième est devenu Loin d'eux, un matin, j'ai écrit trois pages et j'ai senti un basculement, une tension, une adéquation entre la forme et ce qui se disait. Les phrases pouvaient s'assumer seules, le texte avait par lui-même quelque chose à raconter. Je l'ai fini dans une extrême fébrilité, jour et nuit. Je l'ai envoyé aux Editions de Minuit, je n'ai même pas pensé à l'envoyer ailleurs, quarante-huit heures plus tard Irène Lindon me répondait favorablement. J'ai ressenti du soulagement, je revenais de loin, je jouais ma peau. En même temps, c'est difficile de répondre sincèrement, honnêtement à la question de savoir pourquoi on veut être publié. Pas que de bonnes raisons. Je sais seulement qu'on n'écrit pas pour des lecteurs pas plus qu'on n'écrit pour soi, on écrit, c'est tout, c'est la seule chose qui m'excite vraiment, on est pris dedans. Il y a une vraie jouissance à affronter la violence que j'ai connue, que j'ai subie, qui m'a vaincu.» Laurent Mauvignier ne dit pas quelle fut cette violence, les dix mille lecteurs de Loin d'eux (Minuit, 1999) en ont reçu l'écho en plein coeur.*

*Dans Loin d'eux six voix se mêlaient pour dire à la première personne le deuil d'un homme, pour dire que les mots leur manquent, pour dire la douleur de se taire, pour hurler la désespérance de l'inconsolable. Parce qu'un fils s'est donné la mort en taisant sa vie, il ne leur laisse que la douleur, une douleur innommée, comme celle que Laurent Mauvignier ne nomme pas, comme si se taire était plus fort et plus lourd que la chose tue. A quelques pages près, Apprendre à finir est écrit d'une seule voix, une femme, mère de deux enfants et épouse d'un homme qu'elle a perdu: il partait, il partait vers une autre lorsqu'un accident de voiture le laissa pour mort, l'hôpital, puis le retour à la maison, dans cette maison qu'il quittait, transformée en chambre de soins. La voix dit la fausse espérance qu'il pourrait rester, que l'embarquée ait effacé la fuite. Puis la lente guérison, les premiers pas arrachés au lit, au balcon, au jardin, premiers pas vers l'ailleurs, pour reprendre la fuite à zéro. Et partir. «Le monde est fait de gens qui partent», page 55. La voix apprend à finir, à finir de croire à une autre fin, à finir une histoire qui lui échappe, apprendre à ne plus la retenir. Apprendre que la force des choses est plus forte que la force des gens.*

*La voix retrouve «les mots qui s'écrasaient sous les dents», les dit dans un ahan fragile, le monologue de cette femme dit tous les détails mais pas l'histoire. L'histoire est ténue, elle n'existe que par la voix qui la dit et l'efface à mesure qu'elle la dit, telle une bande magnétique qui s'autodétruirait sous l'influence des mots qu'elle enregistre. Le texte ne tient que par sa fragilité, sa vitesse, comme le*

*fildefériste qui tombe s'il s'arrête et que rien n'attend à l'autre bout sinon un nouveau vertige. Les mots s'attendent, s'espèrent, comme des pas, un mot devant l'autre, nécessaires à la survie, insuffisants à la consolation. L'écriture est ici miraculeuse, de cette sorte de miracle qui ne sauve pas. Apprendre à finir est une douleur en marche, une douleur à la recherche vaine d'une sérénité résignée qui butte sans cesse sur cette vérité: «Ce qui nous fait mal nous fait mal pour rien.»*

*Laurent Mauvignier s'étonne qu'on lui demande s'il est fier de cette vérité dite presque à son insu, d'avoir réussi à laisser la bride sur le cou du texte afin de lui donner la liberté de dire l'indicible: «Fier? c'est une drôle de question, non, je n'ai jamais pensé à ça, il n'y a pas de vérité, c'est le récit qui commande. Non, je ne suis pas fier, vraiment, je préférerais ne pas avoir à écrire des choses comme ça.»*

Jean-Baptiste HARANG Laurent Mauvignier **Apprendre à finir**

## - Ce que le groupe a lu :

- « **Loin d'eux** » (1999. Editions de Minuit)

Luc a quitté la maison en emportant ses affiches de cinéma et puis il s'est suicidé sans dire un mot. Restent Jean et Marthe, ses parents, Gilbert et Geneviève, son oncle et sa tante et Céline, sa cousine, son alliée, la seule qui avait vu venir le malheur parce qu'elle en connaît le goût. Maintenant, ils doivent se débrouiller avec le silence de sa mort qui succède à celui de leur vie commune.

Dans ce premier roman, Laurent Mauvignier donne la parole à ceux qui ne la prennent que trop rarement. Les monologues intérieurs des cinq survivants et celui du mort s'enchaînent comme s'ils se répondaient. Etrangement, leurs voix ne se distinguent pas, même si l'on sait à chaque fois qui parle, comme pour exaucer le rêve de Luc «qu'on ait tous les mêmes mots et qu'un jour entre nous comme un seul regard ils circulent». Ouvriers bientôt à la retraite, femmes au foyer, jeunes gens en rupture, ils viennent tous d'un long mutisme que l'auteur veut exorciser par un flot verbal .

- « **Apprendre à finir** » (2000. Editions de Minuit)

“*Apprendre à finir*” est une longue plainte d'une femme blessée, par un mari auquel, elle a tout donné, pourtant celui-ci est parti voir ailleurs comme si le temps inexorablement distendait l'amour. Et puis, un jour, un accident le ramène au bercail après une longue hospitalisation. Cette femme qui dans un monologue intérieur au bord de la folie, reprend espoir, voit dans ce signe du destin la chance peut-être de récupérer l'homme aimé, malgré ses trahisons, ses mensonges, son indifférence. Mauvignier signe un magnifique roman sur la souffrance d'une femme bafouée, mais qui est prête coûte que coûte à saisir cette ultime opportunité de retrouver cet homme qui ne la mérite pas. Une plongée dans les sentiments contradictoires. Un cri intérieur déchirant, avec l'espoir de retrouver peut-être un semblant de bonheur.

- « **Ceux d'à côté** » (2002. Ed de Minuit)

Catherine et Claire sont voisines de palier. Catherine s'ennuie dans une vie sans horizon, prisonnière d'une solitude qui opacifie son quotidien. Comme elle aime la musique, elle prépare un concours, mais sans réelle conviction. Les discussions et repas partagés avec sa voisine l'aident à se sortir d'elle-même. Jusqu'au jour où un homme fait irruption dans l'intimité de Claire et saccage son existence, et, par contre coup, celle de Catherine. Claire va déménager pour quitter le sordide de ce drame. Et

Catherine se prend à craindre pour la solitude qui va se refermer sur elle, tel un suaire et, même si elle en a honte, à espérer que cet homme revienne dans l'immeuble, sur son palier, que le cauchemar de Claire devienne pour elle l'occasion d'un événement dans sa propre existence. « Ceux d'à côté » est un court roman de Laurent Mauvignier. Fort d'un style singulier, l'auteur dépeint avec sensibilité, pudeur et justesse le drame des solitudes parallèles, qui parfois s'entrecroisent ou s'emmêlent dans la violence du mal à être aux côtés des autres.

- « **Seuls** » (2004. Ed de Minuit)

Depuis qu'ils sont enfants, Tony aime Pauline. Il a toujours été là pour elle comme l'ami sur qui on peut compter : chagrins amoureux, nuits brouillées par l'alcool ou les pleurs. Pauline l'a toujours considéré comme un frère. Même quand ils étaient tous les deux étudiants, elle n'a pas voulu voir ses regards où l'amour était bien présent. Tony ne lui a jamais rien avoué. Quand Pauline est partie suivre Guillaume à l'étranger, Tony a arrêté la fac pour une vie fade et un boulot alimentaire.

Un jour elle l'appelle. Elle revient et lui demande de venir la chercher à l'aéroport. Elle s'installe chez lui provisoirement, le temps de trouver un appartement et un travail. Il le lui a proposé avec cette idée que les mensonges que l'on se fabrique peuvent devenir réalité. Et tous deux ont joué à une parodie : sorties, cinéma, restaurant. Toujours tous les deux. Tony la surveillant mine de rien, ayant trop peur qu'elle s'envole pour une nuit avec quelqu'un. Un soir, elle s'est faite belle car elle a une nouvelle à lui annoncer. Elle va se remettre en couple avec Guillaume. Tony devrait être content pour elle, avoir des sourires de pacotille et la féliciter. Faire comme si une fois de plus. Mais Tony ne peut plus. Un trop plein de non-dits refoulés depuis longtemps, de cet amour qui le consume à le rendre fou, de sa relation faite de silences avec son père. Tony disparaît.

Ce père enseveli sous le poids de l'Algérie et de la mort de sa femme cherche à comprendre. Il demande de l'aide à Pauline et l'accuse. Pas ouvertement ni franchement mais à demi-mots. Et Pauline lui renvoie au visage les blessures cachées de son fils. Le père perd espoir de revoir son fils.

Des personnages qui sont seuls ni innocents ni coupables et qui se cognent, se cherchent tels des phalènes devant le scintillement d'une lumière. Ils encaissent les heurts ou ne veulent pas voir l'étendue dévastatrice de leurs silences. Les voix combent peu à peu ce qui n'a pas été forcément raconté jusqu'à ce que l'inéluctable sans concession se produise.

Une écriture magnifique, une construction admirable pour une lecture qui impose les silences, dépeint les drames de vies tissées sur un quotidien bancal.

- « **Dans la foule** » (2006. Ed de Minuit) - Prix Roman FNAC.

Comment ce qui devait être un événement festif se transforme en tragédie ?

« *Dans la foule* » raconte ce terrible drame à travers divers personnages, de diverses nationalités.

Nous sommes au Heysel 29 Mai 1985, pour la grande fête du football, la finale entre la Juventus de Platini et Boniek face aux Reds de Liverpool. Juste avant le match, la fête va se transformer en désastre : des hooligans anglais vont se jeter en masse et avec une violence meurtrière contre des supporters italiens faisant 39 morts, sous le regard des téléspectateurs.

Laurent Mauvignier signe un texte fort qui vous prend aux tripes, il montre avec une grande justesse, une jeunesse confrontée de plein fouet avec la mort, la désolation et la douleur. Cette génération n'a pas connu les blessures de leur aînés (qui ont fait voler en éclats bien des idéaux), mais cette tragique soirée les rattrape et les font basculer dans le chaos. Ce terrain de football devient un champ de bataille. On est touchés par les personnages dont les nationalités s'effacent devant les blessés et les morts, chacun tentant dans une solidarité de sortir de l'enfer.

On est touchés par la douleur indicible de Tania, portrait d'une jeune femme magnifique qui devra combattre et surtout vivre avec ces fantômes.

Une jeunesse insouciante qui bascule dans l'horreur et la perte.

Une écriture au cordeau, d'une grande justesse, sensible et profondément humaine. Un roman qui vous remue durablement.

- « **Des hommes** » (2009. Ed de Minuit)

Jeunes paysans, ils sont partis en 1960 se battre en Algérie et sont revenus brisés pour toujours. Ils parlent dans ce livre polyphonique et magistral.

Une fête de famille fait ressurgir le passé douloureux de trois hommes appelés en Algérie pour y combattre l'insurgé, Bernard dit Feu-de-bois, Rabut et Février.

*Des hommes* est conçu sur le modèle d'une tragédie. Laurent Mauvignier s'intéresse à des individus réunis par l'horreur de l'Histoire. Il s'agit, de montrer que le passé est une forme de présent, que la ligne de partage entre ces deux temporalités est loin d'être évidente, que la première parasite incessamment la seconde. L'auteur ausculte les plaies indélébiles laissées par la guerre sur ses personnages, les ravages à l'œuvre quarante ans après et qui se traduisent par la haine de soi et des autres.

Si le conflit algérien est au cœur *Des hommes*, il est ici aussi question de regrets, de culpabilité, de rachat, d'amour. S'il fallait réduire cette tragédie en quatre actes (Après-midi, Soir, Nuit, Matin) à un seul terme, ce serait le "silence". Les personnages de Mauvignier, ni bons ni mauvais, sont des taiseux ; on dissimule les vérités, petites ou grandes.

Rarement, ces dernières années, un écrivain français - n'ayant, de surcroît, pas vécu les événements - aura su si bien raconter toutes les angoisses de l'homme en armes, et l'implacable machine à détruire les êtres, bien après le conflit. Laurent Mauvignier réussit à retranscrire des faits, à raconter le passé de ces hommes, tout en restant neutre et juste. La morale de ce roman peut se résumer par cette phrase : *"La guerre c'est toujours des salauds qui la font à des types bien ; là il n'y en avait pas, c'était des hommes, c'est tout."*

Sur un sujet sensible, *Des hommes* est un roman profondément tragique, profondément humain, un roman remarquable, pour ce qu'il dit et pour la manière dont il le dit..

D'une plume délicate mais affirmée, l'auteur extériorise aussi son principal questionnement : est-ce cette horreur insurmontable qui a poussé son propre père à se suicider ?

- « **Ce que j'appelle oubli** » (2011. Ed de Minuit)

Un homme entre dans un supermarché, ouvre une canette de bière et la boit, complètement.

Suffisamment du moins pour qu'on l'accuse de la voler, de ne pas pouvoir la payer. Les vigiles l'arrêtent. « À quoi a-t-il pensé en étanchant sa soif, à qui, je ne le sais pas. Ce dont je suis certain, en revanche, c'est qu'entre le moment de son arrivée et celui où les vigiles l'ont arrêté, personne n'aurait imaginé qu'il n'en sortirait pas. » Ce que j'appelle oubli, courte fiction – ni roman ni nouvelle – inspirée d'un fait divers survenu à Lyon en 2009, fait froid dans le dos.

- « **Autour du monde** » (2014. Ed de Minuit)

Ce roman de Laurent Mauvignier propose un voyage planétaire. L'idée est la suivante : pendant que déferle l'abominable tsunami sur le Japon en mars 2011, partout sur la terre la vie et ses tremblements aussi, continuent. "*Autour du monde*" est un instantané en multiplex de ce moment. Des tranches de vie. Un très singulier et beau roman de la rentrée littéraire 2014.

L'histoire : 11 mars 2011. Un séisme de magnitude 9,0 survient au large des côtes de l'île de Honshu au Japon, suivi d'une vague gigantesque, qui ravage une partie de l'île. Près de 20 000 morts, des

milliers de blessés et un accident nucléaire, les images de la catastrophe inondent immédiatement tous les écrans du monde. Pendant ce temps-là, avant, après, d'un bout à l'autre de la planète, des gens se rencontrent, s'aiment, se font la guerre, voyagent, s'interrogent, tombent amoureux ou dénouent des liens, bref, vivent.

Le Mexicain Guillermo rencontre Yûko, une étrange fille tatouée au Japon. Frantz est suisse et seul. Il sauve la vie d'un vieil homme égaré sur un paquebot de luxe en Mer du Nord. Le Turc Taha surmonte sa peur de l'eau en nageant avec les dauphins et sa belle fiancée sur les Iles des Bahamas. Deux femmes, Salma et Luli cherchent un sens à leur vie dans la complexité de Jérusalem ...

"Le nom de Fukushima résonnera aux oreilles du monde entier comme celui d'un cauchemar éveillé. La vague, elle, continuera sa route avec indifférence."

- « **Continuer** » (2016. Ed de Minuit)

Se mettre en danger pour se sauver. Sibylle femme fragile, imprévisible, qui a un peu tout raté dans sa vie et son fils Samuel grand ado à la dérive, partent pour plusieurs mois, seuls à cheval, en Asie Centrale dans les plaines et montagnes du Kirghizistan, pays des chevaux célestes. C'est à son corps défendant que Samuel se trouve embarqué par sa mère dans ce qu'il considère comme une galère.

Déterminée, elle veut renouer avec ce fils qui lui échappe et retendre les fils de sa propre histoire. Pour ce voyage Sibylle fait le choix de tous les sacrifices: vendre sa maison de famille, couper court avec sa vie et tout ce qui nuit à Samuel pour reprendre à zéro une relation altérée par les séquelles d'un divorce et des espoirs ceinturés. Mais face à l'abnégation et l'amour de Sibylle, Samuel n'est qu'une boule de rejet, voire de haine. Ce profil de mère-courage l'insupporte et tout ce qu'elle fait pour lui, ne semble à ses yeux qu'une démarche délirante pour se donner le beau rôle. Son regard sur elle est impitoyable et cruel. Il n'a de cesse que de fuir sa bonté, sa bonne humeur et de « résister à tout ce qu'on voudrait lui imposer, à tout ce bien qu'on voulait pour lui sans qu'il ait le choix de s'y opposer ». Mais comme dit l'adage « fuis moi je te suis », l'avenir semble pouvoir s'ouvrir pour cette femme aimante, comme pour son fils. Ensemble.

Ce roman d'initiation en terre inconnue est aussi vaste et ample que les sauvages montagnes kirghizes qui lui servent de décor. C'est aussi un texte tout en retenue avec cette puissante capacité narrative de Laurent Mauvignier pour s'immiscer au cœur de l'intime, celui d'une relation aussi belle qu'imparfaite entre une mère et son adolescent de fils. « *Elle voulait qu'il entende comment on pense par le souffle et que c'est par lui que la vie circule en nous* ». L'auteur déploie ici une langue, un rythme où tout se joue au niveau du souffle justement. Celui de ses personnages, celui des chevaux et du vent dans les plaines. Sa maîtrise est parfaite tant il sait de ses mots retenir ce souffle littéraire pour les scènes sous tension, le lâcher dans les scènes d'abandon, où nous le couper net dans les scènes de nature de toute splendeur.

Le groupe a beaucoup aimé les livres de cet auteur, certains d'entre nous le connaissaient depuis longtemps, d'autres l'ont découvert : c'est l'objectif de nos lectures et de nos rencontres.